Document generated on 05/30/2025 5:28 p.m.

Liberté

Journal

Marie Uguay

Volume 43, Number 3 (253), September 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32762ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Uguay, M. (2001). Journal. *Liberté*, *43*(3), 73–74.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marie Uguay

Journal

Marie Uguay

24 février 1980

Par un symbolique hasard durant tout l'hiver jusqu'à hier, le temps était léger et il ne neigeait pas et j'étais heureuse, suivant pas à pas les questions d'atmosphère, j'allais dans la ville accueillante et j'écrivais contrairement aux autres hivers et voici l'affreuse, l'inévitable nouvelle. Par hasard il neige. Ma poésie chercheuse interrompue par le vécu stupéfait, étouffant. Il me faut de l'air pour écrire, la disponibilité de l'esprit aux choses, aux sentiments. Ce sera encore plus difficile maintenant que mon vécu se stratifie en un même et douloureux combat. Mais par contre, malgré toutes mes appréhensions, une sorte d'humour ténu mais quotidien, véritable, me vient. Je ne sais pourquoi, ne sais comment, une sorte de grâce. Les événements, les difficultés des jours qui me paraissaient énormes auparavant, deviennent plus petits, empreints d'un certain ridicule, d'une certaine facticité. Le même phénomène que lorsque l'on écoute du Mozart ou que l'on regarde la mer ; sentir sa petitesse et en

même temps que cette petitesse s'insère dans le réseau de l'univers vivant qu'elle a à y remplir un rôle comme tout ce qui est vivant et que nos cris et nos larmes n'y changeront rien. Qu'il vaut mieux canaliser nos énergies à épanouir ce que nous avons de meilleur sans le vouloir. Ce qui était là à notre naissance même, au lieu de vouloir absolument plier l'existence à nos exigences et nos rêves de grandeur. Comme devant la mer, comme dans une musique de Mozart, ne rien se souvenir, ne rien attendre, ne rien espérer, être là simplement présent parmi les vivants, bénéficiant de toutes les facettes du vivant et cette ombre fragile qui grandit. Je ne suis pas dans un film où malgré la mort d'un personnage tout continue. Après moi il n'y aura plus rien parce que je suis à la fois le personnage et le film. Après moi, personne ne continuera le dialogue. Il n'y aura rien, parce que je ne serai plus là pour en constater l'évidence. Ma mort sera ma seule éternité, mon absence sera mon seul infini. Tout ce que je dis, tout ce que j'écris sera interrompu, seul mon silence continuera sans fin. Il n'aboutira pas même à un cri, à un soupir. Ce ne sera même pas comme une étoile qui s'éteint et dont la disparition entraîne une chaîne d'événements. Ce sera comme une pensée venue puis engloutie dans le vide dont on ignore toute trace et même jusqu'au souvenir de sa venue.

Ah ! douceur de rêver, écoutant Baden Powell, ne suis-je pas là où j'ai toujours rêvé. Le seul lieu convenable, près de la mer dans la clarté chaude du rythme, sous le blanc embrasement des murs. Seule sur une terre où l'été domine avec sa pléthore de couleurs et de tendresses. Ailleurs où il n'y a rien que les éléments dépouillés, rendus au sable et aux flots originels. Ne suis-je pas au seuil du spectacle innommable de douceur et d'accueil ?

© Stéphan Kovacs